

La Gazette du Nord

SECTION MAGAZINE

22 février 1940

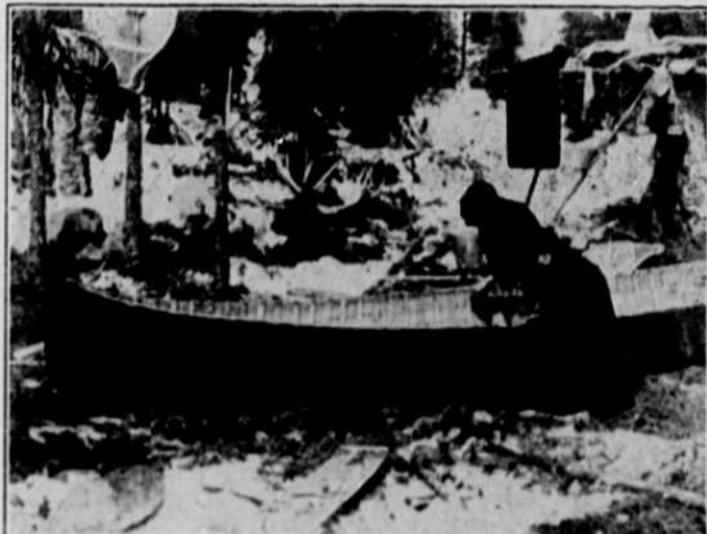
MONTREAL

Vol. III — No 47

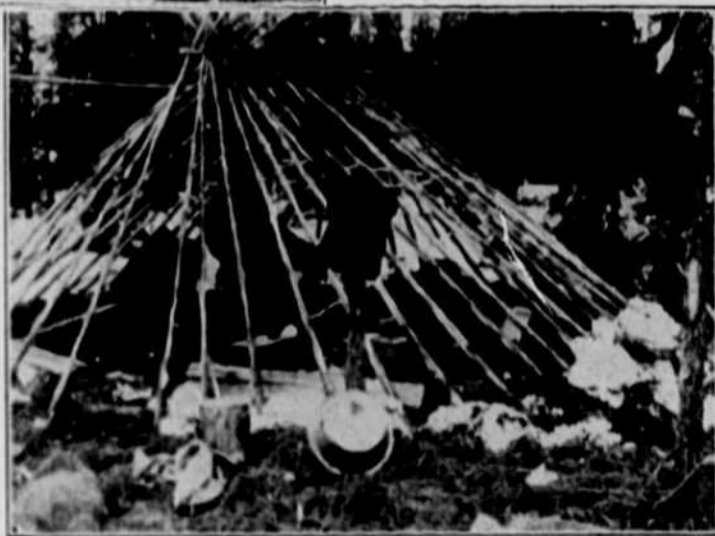
EN EXIL AU LABRADOR

Un jeune millionnaire américain et son guide, ancien légionnaire, passent quatre mois d'exil volontaire au Labrador intérieur, à la recherche d'un ours légendaire et pour mieux étudier la géologie, la faune et les moeurs des indigènes, les Cris.

par JEAN-M. MARCOTTE



C'est ainsi qu'on termine la construction d'un canot en pleine forêt du Labrador.



Armature en bois d'une tente montée par les indigènes de la région.

"Adviene que pourra, nous sommes ici pour quatre mois", se dirent les deux exilés volontaires du Labrador, Jacques-Louis Francine, le millionnaire de Philadelphie, et Paul Maillard, son guide, alors qu'ils virent s'envoler au-dessus de leur tête l'énorme Junker à transport du capitaine Saint-Martin. Ils s'étaient faits transporter avec toutes leurs provisions et leur équipement à la tête de la rivière Eastmain, au coeur de l'Ungava, dans le Labrador intérieur. Francine, diplômé en géologie de l'université de Philadelphie, et commissionné pour cette expédition par l'Académie des Sciences Naturelles de cette ville, n'avait que 24 ans alors (en 1938) et se trouvait l'héritier d'une riche famille mi-française, mi-américaine, de la meilleure société de Philadelphie. Paul Maillard était un vieux coureur des bois canadien, ancien légionnaire au Maroc et passionné pour l'aventure.

Les deux hommes étaient partis de Saint-Félicien, au nord du lac Saint-Jean, dans l'avion du fameux explorateur Saint-Martin, pour aller passer les quatre mois de l'hiver finissant en plein désert de glace. L'avion devait revenir à leur recherche au bout de ce temps s'ils n'avaient pas réussi à revenir à la civilisation. Leur mission était de prendre des notes sur les conditions atmosphériques, les animaux, le gibier, les habitants ou les trappeurs, s'il s'en trouvait. Seuls, deux autres blancs avaient déjà tenté une aventure semblable, il y a plusieurs années. C'étaient Dillon Wallace et William Hubbard. Wallace est mort de faim et Hubbard, revenu à la civilisation, n'a jamais raconté son aventure. L'entreprise tentait et le millionnaire et le trappeur aventurier.

Jeune d'apparence, malgré une longue carrière d'aventures sous tous les climats, Paul Maillard, que tous connaissaient sous le seul nom de Paul, a raconté à Francine un peu de sa vie pendant les longues soirées de solitude au désert de glace.

De naissance française, Paul, au début de notre siècle, servait déjà dans la fameuse légion étrangère du Maroc. Paur quelle raison avait-il quitté sa famille et sa situation et s'était-il engagé dans cette légion de héros, sans noms ni histoire? Nul ne le sait encore. Pourtant un jour, le dégoût le prit et il déserta. On le retrouve à Paris dans les grandes écoles où il étudie l'art et le dessin. Poursuivi de trop près, il fuit vers l'Amérique et s'occupe à New-York comme peintre intérieur et décorateur. La fièvre de l'or gagnait alors

tout le continent et le sang aventurier de Paul ne put résister à l'appel du Klondyke. L'artiste se fit chercheur d'or au Yukon, mais comme la plupart, sa veine dorée n'eut pas de consistance. Il en vint à se faire trappeur pour subsister.

C'est là, dans le grand Nord, qu'il débuta comme chasseur d'animaux à fourrures et comme Robinson. Pendant des années, il parcourut les Territoires du Nord-Ouest en tous sens, vivant comme les Eskimos. L'expérience et les aventures s'ajoutaient à sa réputation. La guerre mondiale le ramena en France où il servit comme pilote militaire. Pour lui, la guerre ne fut qu'une

autre journée dans la vie de ses aventures. Le Nord, le grand Nord, le reprit encore une fois et Paul revint s'établir, plus à l'Est, cette fois, près de l'Ungava. C'est là que, morne et silencieux, perdu dans ses souvenirs et mordu du démon de l'aventure, il rencontra un jour l'explorateur Jacques-Louis Francine en quête d'un guide d'expérience et prêt au risque de sa vie. Les deux hommes partirent un froid matin de février pour un exil de quatre mois, dans les conditions les plus simples de vie.

Une des premières questions qui s'imposaient aux deux blancs après le départ de l'avion

fut de savoir si vraiment ils étaient seuls dans la région, isolée au milieu d'une myriade de lacs et de rivières sans nom qu'ils avaient vus du haut des airs. Si les Cris, indiens du Labrador, campaient dans le voisinage, ils avaient dû entendre le vrombissement de l'avion et se porter à la recherche des naufragés volontaires. En tout cas, Francine hissa son pavillon bien en vue et s'installa pour le reste de l'hiver dans ses quartiers de toile.

Ils espéraient bien un jour voir apparaître quelque éclaircieur Cri, surtout, ils avaient terriblement besoin d'en rencontrer, d'abord pour connaître

la région, les fleuves, les plantes, les arbres, les animaux et les saisons. Ils étaient surtout intéressés à la recherche d'un ours quasi légendaire de la steppe de l'Ungava: celui que l'on appelait le "Barren Ground Bear" ou Ours de la Steppe, au pelage gris-brun et d'une férocité à l'égal de sa taille énorme. On n'en avait jamais vu vivant, mais des Indiens en avaient montré des peaux.


De plus, il leur fallait apprendre des Cris où trouver le bois nécessaire à la construction d'un canot, car ils devaient revenir à la civilisation, en juin, par les rivières et les lacs, jusqu'au Lac Saint-Jean. L'avion, n'ayant pu en convoyer un, Francine s'était contenté d'apporter la toile nécessaire, comptant sur les Indiens pour lui indiquer le bois à prendre pour en construire la charpente.

Le temps passait lentement et sans trop de misères. Paul avait tendu ses trappes et ses pièges pour prendre des hermines et des martres. Paul et Francine se succédaient à la relève des engins mais sans grande fortune. Chaque jour, Paul racontait à Francine son espoir de voir apparaître Pete Matoush, le plus fameux des trappeurs cris, qui passait pour avoir vendu pour \$12.000 de fourrures à la compagnie de la Baie d'Hudson, en une seule année. D'après Paul, le campement se trouvait dans la région visitée par ce trappeur légendaire et les deux exilés anticipaient toujours de voir apparaître ce Dieu vivant de la chasse dans le grand Nord.

Un soir, après souper, les deux hommes de la steppe entendirent un cri d'appel familial aux hommes du nord; "ouououou". En ouvrant la toile d'entrée de la tente, Paul et Francine virent, se tenant droit devant eux et riant de toutes ses dents de fauve, un vieil Indien et son fils qui saluaient d'une manière non équivoque. C'était Pete Matoush en personne avec son fils et leurs familles au grand complet. Au cours de ses chasses, Pete avait vu le drapeau de Francine, planté en signal sur le lac. Les Indiens étaient aussi contents de voir des blancs que ceux-ci l'étaient de les trouver. L'hiver avait été particulièrement dur pour eux et la chasse n'avait pas rapporté beaucoup. Comme on sait que la nourriture est la chose la plus sacrée au Nord, ils s'attendaient bien que le code de la loi du pôle serve en leur faveur: celui qui a de quoi manger en donne à celui qui n'en a pas.

(Suite à la page 2)

FAITS ET GESTES

En exil... 

(Suite de la 1ère page)

Le premier emprunt du gouvernement

Le premier emprunt du gouvernement provincial de l'honorable M. Adélar Godbout a été souscrit rapidement par les banques et par le public ces jours derniers, ce qui est une preuve nouvelle du bon renom de la province de Québec et de ses nouveaux dirigeants. Dès son arrivée au pouvoir le chef du gouvernement laissait entendre à la population qu'il fallait mettre ordre dans les finances de la province. Quelques semaines plus tard, le trésorier provincial, l'hon. M. Arthur Mathewson, nous donnait l'état exact des finances publiques et faisait savoir que "bientôt un emprunt considérable serait fait pour mettre de l'ordre dans les affaires provinciales".

Soixante-cinq millions dont vingt-cinq millions par les banques et quarante millions par le public ont été souscrits en quelques jours, ce qui démontre que le gouvernement actuel avec son programme d'économies a bon nom chez les prêteurs et que l'économie publique a confiance dans la politique de l'administration actuelle. Cet argent servira en grande partie à racheter des obligations qui viennent à échéance prochainement ou à financer des travaux publics qui donneront du travail à bon nombre de nos ouvriers à travers toute la province.

Excellente décision

La production laitière dans notre province va de l'avant et prendra bientôt un nouvel essor si l'on en juge par les déclarations du ministre de l'Agriculture et ses promesses de coopération des plus larges dans ce domaine aux agriculteurs de la province. Des statistiques récentes démontrent que la production laitière dans le Québec pour l'année 1939 a été de 79,789,879 livres de beurre et de 26,271,420 livres pour le fromage. On sait que la province est répartie en vingt districts en ce qui concerne l'industrie laitière, ce qui facilite le travail des enquêteurs et les améliorations à opérer dans la province touchant cette production laitière, une des plus importantes chez nous.

C'est la région no 7, comprenant les comtés de Drummond, Nicolet, Richelieu et Yamaska qui arrive en tête touchant la production pour 1939 avec 7,364,184 livres de beurre et 4,370,067 livres de fromage.

Le gouvernement, dès l'actuelle session, va prendre des mesures nouvelles pour augmenter la production laitière chez nous et créer ainsi de nouvelles sources de revenus pour nos agriculteurs.

La production laitière

Lorsqu'une personne décédait dans une paroisse jusqu'à ces derniers temps, toute la paroisse était au courant de ce qui avait occasionné la mort du disparu. Il y a assez de nouvelles sans cela... a pensé l'hon. M. Henri Groulx, ministre de la Santé... et avec raison il a décidé qu'à l'avenir le certificat de décès émis par le médecin après chaque mortalité sera tenu confidentiel. Seul le médecin et le ministère de la Santé qui doit voir à la santé publique seront au courant des causes de décès dans la province. Excellente décision qu'a prise le ministre à la suite des représentations des médecins en général et qui permettra à l'avenir d'être mieux renseigné sur les causes de mortalité dans la province. Le ministère de la Santé pourra ainsi, étant mieux renseigné, prendre des mesures préventives en certaines régions de la province, quand nécessité il y aura.

Le ministre nous a dit que dans son ministère, les statistiques peuvent être assimilées à une sonnette d'alarme indiquant la hausse ou la baisse des causes de décès. Aussitôt qu'on constate une recrudescence de mortalités causées par la typhoïde, le cancer, la scarlatine, la diphtérie, etc., dans une région, le département donne des ordres nécessaires pour enrayer l'épidémie ou le commencement d'épidémie. Des médecins, des hygiénistes, des gardes-malades se rendent sur les lieux et tâchent d'enrayer l'infection. Il appert que depuis 1926, grâce à ce système, on a pu réduire le nombre des décès causés par certaines de ces maladies mortelles.

En 1926, la tuberculose avait fait 3,227 victimes dans la province, en 1938 elle en a fait 600 de moins, soit 2,616. Les maladies infectieuses, vivement combattues par les autorités du ministère de la santé, n'ont fait que 906 victimes en 1938 contrairement à 1769 en 1926.

Le département provincial de la Santé fait un travail considérable, nous a signalé le ministre qui s'est déclaré disposé à mettre toutes ses ressources en oeuvre pour cette sauvegarde de la santé publique chez nous, notre plus grande richesse.

Le CHRONIQUEUR

Croyez-vous aux prophéties?

AU MOYEN-AGE

Pete Matoush reçut des blancs un accueil royal, le meilleur morceau et des cigarettes, qu'il goûtait pour la première fois. En retour, les filles cries apportaient aux exilés le meilleur de leur pêche, tandis que les garçons s'appliquaient à faire comprendre aux blancs ce qu'ils savaient sur la région et les animaux. Pas d'information sur l'ours de la Steppe. Ils n'en avaient vu que des fourrures, comme les blancs. Paul, de son côté, avait trouvé le fameux bouleau à faire des cahots et le soir, au coin du feu, sous le "tepee", ou tente des Indiens, il racontait comment il avait fait la "chasse aux hommes dans l'air" et comment on vivait dans les grandes villes "où les tepees avaient plusieurs étages, les unes par dessus les autres". Les Indiens, qui comprenaient assez bien le langage bariolé de Paul, pouvaient passer des nuits entières à écouter les histoires et les aventures de Paul.

Il faudrait des pages et des pages pour raconter le reste du séjour et des misères des explorateurs blancs, les moeurs des des Cris, leurs chasses, etc., mais l'espace manque. Et le mois de mai arrivant, la neige se mit à fondre graduellement pendant quelques heures de la journée. Cependant la température restait froide et, seul, le milieu du jour était assez chaud pour que la neige fonde. Francine rapporte que le 28 avril, il faisait encore assez froid pour entendre, la nuit, des arbres qui explosaient sous l'action de la gelée: ce qui veut dire une température de 30 à 35 degrés sous zéro.

Avec le printemps, le chemin des rivières et des lacs s'ouvrait et les exilés entreprirent, à travers l'inconnu, de retrouver la civilisation avant la fin de leur quatre mois. A force d'attendre, le dégel et d'alimenter toute une tribu d'Indiens, les vivres en vinrent à s'épuiser presque totalement. Il fallait d'urgence rejoindre un poste du sud et peiner à l'aviron toute la journée en serrant la ceinture pour diner. Il fallait parcourir au moins 500 milles en canot avant d'espérer le moindre secours. Ils vécurent de pêche plus ou moins fructueuse et de thé dilué dans de l'eau chaude.

Après trois semaines de ce régime de canot, de portage, de privations, de misères et d'incidents de toutes sortes, l'expédition arrivait en vue d'un poste de la compagnie de la Baie-Hudson, celui de la Pointe-Bleue, près de Mistassini, le plus au nord qui soit au Labrador. Quelques bons repas, et un peu de repos au poste, et les voyageurs blancs purent reprendre la route vers le Sud et oublier le pire de leurs misères. Ce qui faisait stoïquement dire à Francine: "Après tout, on en revient de la Sibirie canadienne... quelque fois..."

Période de foi ardente et de vie religieuse intense, il était naturel que le Moyen-Age vit l'éclosion d'une multitude de prophéties sur les événements les plus divers. Nous nous contentons de citer au hasard quelques noms pour bien montrer que la tradition n'est pas rompue.

Merlin, l'enchanteur et le devin de la cour du bon roi Arthur, Merlin qui, selon la poétique légende, laissa la belle Viviane jouer avec le vaste et rude manteau de sa barbe, sous un chêne creux dans la forêt sauvage de Brocéliande, — Merlin annonça les Croisades, la Révolution, la fin du pouvoir temporel des papes, un anti-pape allemand (serait-ce Hitler?), un roi de France qui ramènera sur le trône le vrai pape.

De son côté, saint César, contemporain de Merlin, prédisait les faits principaux de l'histoire de France, sans oublier la grande guerre et la destruction de Paris (encore à venir) par l'incendie au cours d'une révolution, l'avènement du grand roi et du grand pontife qui doivent collaborer dans la restauration du monde. Il est à noter que la plupart des prophètes — Téléphore de Cosenza, Nostradamus et nombre d'autres — s'accordent à prédire le règne conjugué du Grand Pape et du roi des Francs, le dernier et le plus magnanime.

Plusieurs saintes ont averti l'Eglise des malheurs qui devaient fondre sur elle. Sainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne surent prévenir la réforme de l'Eglise, après sa décadence momentanée.

Nul n'égale la célébrité de Nostradamus, "médecin et devin de Provence, Juif par la race, capable de vaincre les grandes plaies de son époque, humble adorateur de Dieu, cependant le plus grand des prophètes de son temps et des temps qui l'ont suivi" (Henry James Forman).

Ses prédictions, publiées pour la première fois en 1555, valent jusqu'en l'année 3797. Nous ne le suivrons pas aussi loin... Contentons-nous d'en vérifier quelques-unes.

L'astucieuse Catherine de Médicis rêvait d'un avenir ambitieux pour ses trois fils. La renommée de Nostradamus était parvenue jusqu'à elle. Elle voulut qu'il perçât à son intention le voile épais du futur. Ce qui fut fait.

Nostradamus se refusa à révéler explicitement à Catherine et à Henri II le destin tragique de leurs enfants. Il déclara seulement que les trois princes monteraient sur le trône. C'était ouvrir très large la porte aux espoirs maternels. Or, l'on sait ce qu'il advint. Henri II mort en 1559, François II lui succéda à 16 ans et meurt dès 1560. Son

frère Charles IX âgé de dix ans, monte sur le trône; règne de quatorze années. Et c'est le tour du troisième, Henri III, qui après avoir fait assassiner son ami le duc de Guise, tombe lui-même sous les coups de ses ennemis politiques. Oui, vraiment, les trois fils de Catherine avaient régné!

Parmi les nombreuses Centuries de Nostradamus, il est un quatrain d'une divination prodigieuse; c'est le 20e de la IXe Centurie. Il a trait à la fuite de Louis XVI pendant la Révolution:

De nuit viendra dans le forest
(de Reines
Deux pars vaultorte Hene
(la pierre blanche;
Le moyen noir en gris
(dedans Varennes,
Esleu cap cause tempeste,
(feu, sang, tranche.

Les commentateurs interprètent ainsi ce texte de François Veillot: le roi et la reine devront s'enfuir la nuit et arriveront à Varennes, là où ils seront reconnus et arrêtés; entreprise malheureuse qui déterminera de profondes perturbations dans le royaume et l'interruption de la lignée royale. Les faits se sont chargés de justifier à la lettre cette étonnante prédiction.

On pourrait allonger davantage cette énumération. Qu'il suffise de signaler un dernier quatrain, où Nostradamus voile à peine sa pensée et où il fournit des précisions:

Le part soluz mary sera mitré
Retour: conflict passera sur
(la thulle
Par cinq cens: un trahyr
(sera tiltré
Norban: et Saulee par
(coutaux avons d'huile.

Un exégète des Centuries, Le Pelletier, explique ce quatrain de la façon suivante: "L'époux seul, affligé, sera coiffé du bonnet phrygien à son retour; une attaque sera dirigée contre les Tuileries par cinq cents hommes; il sera trahi par un noble nommé Narbonne; un fils et petit-fils de chandeliers-marchands d'huile, nommé Saure, le fera mettre au milieu des gardes". N'avons-nous pas là l'anticipation des deux journées fatales à la monarchie, le 20 juin et le 10 août 1792?

La gloire de Nostradamus rayonne à son époque. Si les événements ultérieurs y ont ajouté, par de nombreuses confirmations, quelques-unes de ses prophéties à brève échéance lui avait déjà valu un énorme retentissement.

CULTIVATEURS !

Expédiez-nous votre crème pour obtenir le plus haut prix du marché et nous sommes certains que vous serez satisfaits de nos conditions.

RESTAURATEURS !

Pourquoi ne vendez-vous pas notre fameuse Crème à la Glace "ARTIC". Ecrivez-nous pour nos prix et conditions.

LA LAITERIE DE QUEBEC Ltée

Jules GINGRAS, Président

75, Ave du Sacré-Coeur

Québec

Tél.: 7101

LISEZ

NOTRE SUPPLEMENT

Il vous plaira, sans doute, et vous fera passer, si vous en prenez l'habitude surtout, de très agréables moments.



INDUSTRIELLE
OMPAGNIE
D'ASSURANCE
SUR LA VIE
NA RE MENSUELLE INDUSTRIELLE
Bureau Principal, Québec, Canada

LA MARCHANDE DE REVES

par OLIVIER CARIGNAN

— Allô, fit Mondor, à l'appareil... Oui, Mme Marchand... Il va venir? Good! A 7 heures, ce soir? Alors, voici: Maintenant il montre à Mondor le rapport sur les allées et venues de Schwartz pendant les derniers jours. Il n'y vit pas, selon la savoureuse expression populaire, de quoi fouetter un chat.

CHAPITRE VII Le flair du détective

Vers 9 heures, la sonnerie électrique retentit de trois petits coups saccadés dans l'appartement. Mondor alla ouvrir vivement à la visiteuse qu'il attendait. Mme Marchand entra, rayonnante.

— Il va marcher, s'écria-t-elle.

— Quand? demanda le limier.

— Il m'a dit de me tenir prête, qu'il ne savait pas exactement le jour où il me demanderait de partir. Ce sera peut-être demain, après-demain, dans une semaine. Il viendra, un soir, vers sept heures, et je devrai partir le même soir, par le train de neuf heures. Il paraît qu'il agissait de même avec ma soeur. Je me rappelle maintenant qu'elle téléphonait à la dernière minute pour dire qu'elle ne pourrait pas jouer au bridge, enfin, se rendre à une invitation qu'elle avait acceptée. Je comprends pourquoi, maintenant... Schwartz m'a dit qu'il ne sait jamais lui-même le moment où il doit recevoir la marchandise. — Comment est-il, ce Schwartz?

— Gentil, presque sympathique, bien élevé. Si je l'avais rencontré dans le monde, je

l'aurais invité chez moi, sans hésiter tellement il est bien...

— A-t-il été surpris?

— Agréablement surpris, si je dois croire ce qu'il m'a dit. Il n'avait pas l'air d'être fâché d'avoir trouvé quelqu'un pour remplacer ma soeur...

— Il n'a pas laissé entendre qu'il avait d'autres agents?

— Non. Croyez-vous qu'il viendra?

— Je le crois.

— Vous me conseillez d'accepter d'aller porter sa sale drogue à New-York?

Il est des questions auxquelles il serait cruel de répondre non. Même les réponses évasives que l'on fait à ces questions sont entendues comme de solides approbations.

— Maintenant que vous êtes lancée, fit le limier.

— En effet, le pire est fait...

En tout cas, ça ne fait rien... Je veux démêler cette affaire-là; je suis fatiguée d'avoir des cauchemars, d'être toute bouleversée...

— Après cette première entrevue avec Schwartz, croyez-vous que vous pourrez savoir quelque chose de cet homme?

— Ce sera peut-être long, mais je crois que j'y parviendrai. Je veux simplement savoir, remarquez bien, quelles relations ont existé entre ma soeur et lui. Quand je saurai cela, je considère que ce sera un grand pas de fait, même pour la réussite de vos recherches... Vous paraissez un peu sceptique, monsieur le détective...

— Oh! non, vous faites erreur. J'attends froidement les événements que je ne peux pas précipiter, comme c'est mon rôle, et je vous souhaite le plus grand succès.

Mondor, assis sur le coin d'une table de travail encombrée de livres et de journaux regardait Mme Marchand arpenter nerveusement le tapis qu'elle foulait de ses petits talons pointus, redressant un cadre au mur, dégageant d'un geste instinctif une botte de muguet qui avait été plantée sans art dans un vase par une main d'homme...

— Schwartz ne vous a pas dit où vous deviez porter le paquet, à New-York?

— Il me l'annoncera en venant me le porter... Il y a une chose que je n'ai pas bien comprise, c'est quand il m'a dit qu'il devait "arranger ça" pour que je ne sois pas ennuyée, aux douanes.

— C'est tout ce qu'il a dit, à ce sujet?

— Oui; il m'a assuré que je n'avais rien à craindre sous ce rapport... Eh! bien, monsieur le détective, si ma tentative réussit, je vous rapporterai fidèlement ce qu'on me demandera de faire et ce que je découvrirai...

— Et si vous ne réussissez pas à apprendre ce que vous voulez savoir?

— Eh! bien j'aurai gagné \$500 à chaque voyage!

— C'est ce que Schwartz vous a promis?

— C'est ce que ma soeur gagnait chaque fois qu'elle allait à New-York.

— C'est assez joli...

— N'est-ce pas? Par ces temps durs, on ne trouve pas \$500 tous les jours...

— Evidemment...

— Oh! n'allez pas croire que c'est le seul motif pour lequel je me livre à ce petit manège. L'argent ne m'attire pas à ce point, d'autant plus que j'ai à

RESUME DU NUMERO PRECEDENT:

Charles-Emile Mondor dirige la "Brigade Mondaine". Alice Boisvert meurt, naturellement, semble-t-il, mais le chef de la Police des Moeurs reçoit une lettre qui lui apprend que Mme Boisvert passait des drogues aux Etats-Unis pour le compte de Butler, de la rue Ste-Catherine qui, la trouvant encombrante, songeait à s'en défaire. Mondor va voir la soeur de Mme Boisvert, Mme Marchand, le gérant de l'hôtel new-yorkais où elle pensionnait et un certain M. Mowatt qui escortait souvent Mme Boisvert puis, enfin, le docteur Simpson qui signa l'acte de décès. Il retourne à Montréal pour retracer la servante de Mme Boisvert qui partait pour Ste-Rose; il réussit à la rattraper dans le train qui l'emportait, lui pose des questions et voici ce qu'il put en tirer: Mme Boisvert, sa maîtresse partait pour New-York à chaque fois qu'un M. Schwartz qui traînait avec lui une éternelle valise venait précipitamment lui rendre visite. Le médecin de Mme Boisvert était M. Lalancette et venait souvent la voir même quand elle n'était pas malade. Mondor remercie la jeune fille de ses renseignements et va vite louer une chambre située vis-à-vis d'un des magasins Butler. Il a l'intention d'y surveiller certaines personnes. Ses recherches sont fructueuses: Schwartz, arrivé à 8 heures. Butler, arrivé à 10 heures, limousine et chauffeur. A 11 hres 15. Pit Maloney et Andrew Goldenberg entrent et sortent 6 minutes plus tard.

Il reçoit une lettre du médecin qui lui apprend que Mme Boisvert était morte empoisonnée, "par cyanure de potassium".

Mondor retourne de nouveau chez Mme Marchand. Il ne peut tirer d'elle les renseignements désirés, sauf le nom de la garde-malade de Mme Boisvert, Rhéa Crochetière, qui était venue de Montréal à New-York pour la soigner.

Mme Marchand veut aider Mondor. Elle offre à Schwartz de passer des drogues aux Etats-Unis, comme le faisait sa soeur Mme Boisvert. Schwartz accepte.

peu près tout ce que je désire. L'argent, naturellement, ne me laisse pas indifférente... J'ai toujours eu une conception un peu spéciale de l'argent. Je m'en suis fait, je le reconnais, l'idée qu'en ont ceux qui n'ont jamais dû gagner leur vie. Je crois que les personnes comme moi qui ont été élevées, qui ont passé leur vie à recevoir des rentes, à n'avoir que la peine de signer un chèque pour obtenir de l'argent, considèrent l'argent comme une chose aussi naturellement indispensable à leur existence que l'air que nous respirons. Si mon notaire cessait tout d'un coup de me servir mes rentes, je ne sais pas ce que je ferais. Je n'y avais même jamais songé avant cette crise où l'on voit des gens qui étaient très riches, tomber dans la misère. Je me demandais l'autre jour ce que je ferais à leur place, et je n'ai rien trouvé...

— Vous me permettez, Madame, une petite remarque, et une question?

— Je vous en prie...

— Je ne suis pas bien sûr que l'idée de gagner quelque argent ne vous ait point poussée, avec l'intention de faire oeuvre utile, à essayer le manège auquel vous vous livrez avec Schwartz...

(A suivre)

ANNONCES CLASSEES

POUSSINS

"JE RECOMMANDE fortement les poussins Bray" dit André Blanchot, Québec. Nous avons des milliers de commentaires semblables de la part d'éleveurs de volailles qui font des profits avec les poussins Bray. Commandez à bonne heure. 13 variétés. Poussins, cochons, poulettes. Chapons sur demande. Bray Hatchery, Boite C, 30 Dufferin, Sherbrooke.

LES POUSSINS Tweedle 1940 vous donnent plus pour votre argent — une plus grande production — une ponte plus facile — des poussins plus charnus et en plus grand nombre. Vous pouvez acheter les poussins Tweedle à un prix aussi bas que \$3.45 le cent à choisir entre 15 espèces. Demandez notre catalogue gratuit et notre liste de prix. Tweedle Chick Hatcheries Limited, Fergus, Ontario.

POUSSINS Leghorn, Barred Rock, N. H. Red et Hybrid comme ils se tiennent au 90% de poulettes. Garantie de 21 jours que 90% seront nés viables. Remboursement spécial si vous commandez 100. Demandez notre catalogue et notre calendrier gratis. Big Rock Farm, Mills Rocks, Ont.

POUSSINS Leghorn et Rocks, Reds, Hybrids, 150. Poulettes 100. \$11.00. Sans analyse, satisfaction garantie. Livraison immédiate. Cornwall Chick Hatchery, 215 Pitt Street, Cornwall, Ont.

A VENDRE

"25,000 FEUILLES toiture galvanisée ordinaire et Council Standard. Pour toutes envoies longueurs du faite et chevrons. Eastern Steel Products Limited, 1215 Desjardins, Montréal."

AGENTS DEMANDES

C'EST UNE OBLIGATION pour un homme qui est "bon vendeur" de représenter une bonne maison. Familix a fait ses preuves. 200 produits garantis. Des commandes répétées dans toutes les demeures. Conditions faciles. Avantages nombreux pour votre propre commerce. Pour détails et catalogue gratuit: Familix, 510 St-Clément, Montréal.

AGENTS pour vendre vêtements usagés pour hommes, femmes et enfants. Vente en gros. Snowden, 90 Winchester, Toronto.

Quatre mois de guerre à l'ouest

(3 sept. au 4 janvier)



LEGENDE. — Surface blanche: Allemagne; Surface pointillée) France; Surface hachurée: Etats neutres (Luxembourg et Suisse).

La ligne pointillée indique les positions d'avant-postes des troupes françaises jusqu'au 15 et 19 octobre 1913, quand elles sont revenues sur la frontière.

LA CARTE PRINCIPALE montre le front entre Moselle et Rhin. Le front suit généralement la frontière franco-allemande.

CARTONS. — A gauche, en haut: Le secteur à l'est de la Moselle.

A droite, en haut: La forêt de la Wardt. La surface noire représente le territoire allemand occupé encore par les Français.

A gauche, en bas: Carte générale du front occidental. (Geopress.)

Comment l'Abitibi a-t-il pris un si brillant essor?

"Pourquoi, dit M. Authier, ai-je choisi de vous parler ce soir de la Colonisation au Canada-français?"

Parce que j'ai consacré à cette oeuvre les 25 meilleures années de ma vie, et que l'on aime toujours à parler de ce qu'on a fait de meilleur dans sa vie. (On prétend même que certaines pénitentes aiment à répéter dans leurs confessions, jusqu'à un âge avancé, ce qu'elles considèrent les meilleures fautes de leur vie. On le prétend... Je n'en sais rien, n'ayant jamais confessé de femmes.)

D'ailleurs, la colonisation en elle-même comporte toujours et partout un profond intérêt humain. "L'homme est un colon, écrivait le philosophe Amiel; toute son oeuvre, à la bien prendre, est de développer la vie, de la semer partout. C'est la mission de l'humanité, et cette mission est divine."

"La colonisation, disait un jour l'honorable Jos.-Ed. Perrault, a fait le passé de notre race, et elle en assurera l'avenir." C'était très bien dit, car il est évident que ce sont les 60,000 colons de la Nouvelle-France de 1763 qui ont fait notre race, qui lui ont donné naissance, selon la formule de l'abbé Groulx, et n'y a-t-il pas lieu de croire que leurs fils enracinés dans le sol du Canada dureront aussi longtemps que le granit laurentien.

Nous sommes descendants de colons à des degrés divers. Je suis fils et petit-fils de colons. Mon grand-père quittait, encore jeune, les bords du Richelieu, à St-Hilaire, en 1832, pour venir s'établir sur une terre neuve dans le rang de La Barbutte, à Saint-Césaire. De même, mon père, lorsqu'il se maria en 1851, alla s'établir sur une terre "en bois debout" aux confins de Saint-Césaire, où devait bientôt se former la paroisse voisine, l'Ange-Gardien. Ces noms de paroisses des vallées du Richelieu et de l'Yamaska rappellent d'anciens et chers souvenirs à plusieurs d'entre vous, Mesdames, puisqu'un bon nombre de vos familles vinrent de là. Il n'y a pas à en rougir, car nos modestes ancêtres furent tout de même de grands coeurs et de nobles caractères.

Quand on lit l'histoire de l'Amérique du Nord, on se sent comme écrasé par la valeur quasi-surhumaine des premiers pionniers, tant aux Etats-Unis qu'au Canada. Ce sont là nos aïeux. Le progrès moderne nous dispense de vivre avec tant d'héroïsme. Les colons de nos jours ne sont plus astreints aux privations et aux sacrifices qui furent le lot de ceux qui défrichèrent la vallée du Saint-Laurent et les contreforts des Alleghany et des Laurentides. Ils ont encore cependant une dure partie à jouer, une lutte très rude parfois contre les éléments nouveaux et les mille obstacles qu'ils rencontrent sur leur route.

La colonisation, c'est, objectivement, la mise en valeur d'un territoire vierge par de nouveaux venus qui s'y établissent à demeure. C'est parfois l'expansion d'une race ou d'une nation dans son propre pays, ou bien la venue d'un flot d'immigrants dans un pays nouveau. Quelqu'un a dit que la colonisation est l'épargne des nations prévoyantes, qui transplantent un surplus de leurs rejetons dans de nouveaux champs de vie, et agrandissent ainsi leur part de la surface du globe.

COLONISATION AGRICOLE

Comme il faut savoir se borner, je veux vous parler surtout, ce soir, de la colonisation agricole que j'ai vue de mes yeux, de celle qui s'est faite depuis 25 ans, et qui se continue au pays de Québec.

ajouter que je me place exclusivement au point de vue canadien-français?

Pourquoi coloniser encore? pourquoi "faire de la terre neuve" quand il y a déjà surproduction agricole? demandent quelques critiques aux vues courtes.

On peut répondre d'abord qu'il n'y a réellement pas surproduction agricole dans la province de Québec; ensuite, que tout le problème ne se résume pas à cela. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi d'idéal, de l'idéal canadien-français de survivre comme groupe ethnique sur le continent nord-américain trouve dans la colonisation un de ses meilleurs éléments d'appui. Il y a donc dans la colonisation des aspects spirituels qui dominent de très haut les aspects d'ordre matériel. Des étrangers l'ont parfois entrevu. "La colonisation pour vous, Canadiens-français, c'est une espèce de religion", disait un jour un Anglais. Il y a deux ans, un écrivain allemand distingué qui a étudié sur place, en 1935, la colonisation dans la province de Québec, disait dans son intéressant volume sur le Canada: "Au point de vue de l'économie nationale, ce qui se passe ici est complètement insensé; mais au point de vue de l'éthique et de la biologie des peuples, c'est peut-être de la plus profonde sagesse."

"Tout travail a le sens d'une bénédiction, pourvu qu'il soit fait avec amour et don de soi-même. Pas de plus grande erreur que celle de bien des politiques et économistes modernes qui n'évaluent le travail qu'en fonction de ses résultats économiques, la rémunération et le gain. Une grande idée, entraînant et capable de remplir la vie, doit présider à la colonisation. Au Canada, c'est le vieil idéal canadien de la grande famille indépendante et de la traditionnelle piété catholique. Ceci explique que, de tout le Canada, seule la province de Québec essaie, et peut essayer avec succès d'établir ses colons sur les terres encore libres. Les autres provinces canadiennes possèdent, elles aussi, des espaces libres et des réserves, peut-être meilleures encore que celles du Québec. Mais ce qui leur manque, c'est l'idée qui donnerait à leurs occupants la force de vivre sur ces terres vierges, dans l'isolement et les privations, pour des gains matériels modiques." Et il ajoute un peu plus loin dans le même livre: "Les paysans canadiens de 1760 ont juré fidélité à leur religion, à leur langue, à leur race. Ils ont conservé, malgré les tentatives d'anglicisation par la violence. Ils les ont conservées malgré les séductions de la civilisation anglo-américaine et ils sont la preuve vivante de l'invincibilité d'un peuple qui a foi en lui-même."

Il est bien évident que la mise en valeur par les nôtres de nos ressources naturelles et en particulier de notre sol, constitue le moyen le plus efficace d'accroître notre nombre et de fortifier de toutes façons notre élément.

RETOUR A LA TERRE

Il nous faut coloniser pour enrayer l'exode rural vers les villes et favoriser le retour à la terre dans une certaine mesure; pour agrandir le domaine qui nourrit notre peuple; accroître l'influence de notre province dans la Confédération; créer de nouvelles sources de vie et maintenir la santé physique et morale de la nation.

Je ne suis pas de ceux qui favorisent le retour à la terre des citadins d'une façon générale. Non, les habitudes de vie

si vite acquises dans les villes enlèvent le caractère indispensable au colon: la frugalité, la simplicité des moeurs, la patience, l'énergie physique inlassable. N'est pas colon qui veut, et les gens auraient grand tort de prendre leur imagination pour leur coeur. Celui qui a goûté au confort compliqué des cités, fréquenté les théâtres, les clubs, les grandes joutes sportives, les beaux magasins, ne peut plus se contenter du simple spectacle des saisons à la campagne, de l'air pur, de l'eau claire, et d'un menu substantiel mais frugal d'un bout de l'année à l'autre. Mais celui-là qui a été élevé dans nos campagnes, chez qui les principes spirituels dominent encore toute la vie, qui sait affronter d'un coeur joyeux les sacrifices nécessaires pour fonder un foyer dans le calme des champs et des bois, qui joint à un courage inébranlable une vigueur physique égale, celui-là a toutes les chances de réussir l'entreprise difficile de trans- former un morceau de forêt ou de savane en une ferme prospère qui lui assure l'indépendance et même l'aisance.

Celui-là seulement! D'ailleurs, nous n'avons guère besoin des citadins pour compléter la colonisation agricole de notre province. Dans nos campagnes de Québec, chaque année, il y a 12,000 à 15,000 jeunes hommes qui atteignent l'âge de majorité, l'âge de s'établir. Que devons-nous en faire? Il en faut le quart ou le tiers au plus pour remplacer les vieux qui quittent leurs terres.

Allons-nous envoyer les autres à la ville? Mais les villes regorgent de sans-travail. Les diriger vers les provinces de l'ouest? Mais celles-ci nourrissent plus ou moins bien leur population actuelle, et elles vivent même en partie aux crochets des vieilles provinces. On ne parle plus d'émigration aux Etats-Unis pour les raisons que vous connaissez autant et mieux que moi. Alors, il nous reste à établir nos jeunes campagnards sur nos terres neuves, quand ils ont les aptitudes voulues. Ceux qui y réussissent deviennent des citoyens très précieux. Nos belles familles paysannes, nos grandes paroisses rurales, sont autant de cellules sociales qui apportent de puissants courants de vie à la nation.

Les statistiques démontrent que c'est dans les régions de colonisation que la natalité maintient son taux le plus élevé, tandis que la mortalité n'y est pas plus forte qu'ailleurs. A chaque recensement depuis 1901, on a constaté que le nombre des habitants des comtés de colonisation a augmenté sans cesse, tandis qu'il diminuait ou restait stationnaire dans les vieux comtés. Pour vous donner un exemple, prenons le cas du nord-ouest de Québec, les comtés de Témiscamingue et d'Abitibi. Quand j'allai m'établir à Amos en 1912, il y avait une demi-douzaine de paroisses sur le bord du lac Témiscamingue, 6,000 ou 7,000 âmes dans ces deux comtés.

LES INDUSTRIES

Il n'est donc pas étonnant qu'au cours de la poussée industrielle du dernier tiers de siècle, la population urbaine y soit devenue beaucoup plus nombreuse que la population rurale. C'est une raison de plus pour accentuer la colonisation agricole, afin de maintenir entre les deux groupes, rural et urbain, l'équilibre nécessaire à la bonne santé de la nation.

LES INDUSTRIES

Depuis 1900 notre industrie forestière s'est transformée. La coupe du pin et des autres bois de sciage a rétrogradé pour faire place à la coupe du bois à papier. Le fonctionnement des pulperies et des papeteries exige de puis-

L'hon. M. Hector Authier, au cours d'une très vivante causerie, prononcée devant les membres du Cercle des Dames Françaises de Springfield, fait l'historique des phases qui ont marqué la découverte et le développement prodigieux de cette belle région.

L'OEUVRE DES "ANCIENS" MAGNIFIQUEMENT POURSUIVIE

fluence dans la Confédération. Voulez-vous me permettre une confidence? — Eh! bien, ce sont les considérations que je viens de vous soumettre qui m'ont fait consacrer ma vie à la colonisation. Au commencement de notre siècle, vers 1908-1910, une vague de patriotisme ou de nationalisme remua profondément les jeunes Canadiens-français. Le traitement barbare infligé aux nôtres en matière scolaire dans toutes les provinces à majorité anglaise, l'immigration à outrance qui apportait au Canada jusqu'à 300,000 étrangers par année, dans le dessein évident de nous noyer, nous faisaient craindre d'être bientôt réduits au rôle d'îlots dans notre propre pays. La réaction des nôtres prit diverses formes, quelques-unes bruyantes, d'autres plus calmes et plus pratiques. Je voulais faire ma part. Toutes réflexions

point de départ, ma chère nièce (Le confédéré avait été présenté par sa nièce, Mme Emery Authier, de Springfield.) m'a fait ce soir en votre présence de très beaux compliments... Cela pour moi la valeur d'une belle récompense, je vous l'assure sincèrement.

La province de Québec offre de vastes champs à l'activité des pionniers de tous genres. Nous avons des terres fertiles, des forêts très étendues, des champs miniers évidemment riches, les forces hydrauliques les plus puissantes du continent, une voie fluviale incomparable et un système de communications ferroviaires et autres assez moderne.

Les optimistes prétendent qu'il y a encore dans Québec 12 à 15 millions d'acres de terrain boisé propre au défrichement et à l'agriculture. Peut-être, mais ce chiffre comprendrait néces-

des pelleteries, du minéral, de puissantes forces hydrauliques et un peu de bois médicore.

Dans la moitié de la province située au sud du Labrador et de la rivière Eastmain, qui comprend près de 200 millions d'acres de terrain, il y a environ 10 pour cent du sol qui est propre à l'agriculture. Là-dessus, une douzaine de millions d'acres sont déjà cultivées ou en voie de défrichement. Le reste attend la hache du colon.

Lorsque la tâche des défricheurs sera terminée, il y aura chez nous une vingtaine de millions d'acres de sols fertiles en production agricole. Je crois que c'est à peu près le tiers de la superficie consacrée à l'agriculture en France.

On ne saurait donc continuer à répéter avant trop de gens naïfs, que le Québec est essentiellement pays agricole. Non, le contraire est vrai. Le plateau

santes forces hydrauliques. Le Créateur en a placé en abondance dans Québec, non loin des grandes forêts d'épinettes. Ainsi, l'on a vu se fonder rapidement les usines hydro-électriques du Saguenay, du Saint-Maurice, de l'Outaouais, du Saint-François et du Saint-Laurent lui-même. La province de Québec produit la moitié de l'électricité produite dans le Canada entier, et la moitié aussi de la pulpe et du papier fabriqués dans tout le pays. Nos forêts pourront-elles toujours alimenter cette vaste industrie et nous permettre d'exporter en plus quelques cent mille cordes de bois chaque année aux Etats-Unis? — Les optimistes disent que oui. J'en doute, ou du moins je crois que l'on sera obligé d'employer davantage certains arbres que l'on emploie encore peu dans nos usines, comme le tremble, le peuplier, le pin gris et peut-être

lectricité; de même que la fabrication de l'aluminium au Saguenay, le traitement de divers métaux à Shawinigan et à Montréal, et enfin l'exploitation des grandes mines d'or et de cuivre de la région de l'Abitibi.

Le mode de concession des terres publiques, — on dit en-

core les terres de la Couronne, car le Canada est un royaume, le seul royaume d'Amérique — est resté à peu près le même depuis la Confédération. Chaque colon obtient pour un prix nominal cent acres de terrain.

LE RECRUTEMENT DES COLONS

Le recrutement des colons s'est fait tout seul durant de nombreuses années. De fait, tout absurde que cela paraisse maintenant, des milliers et des milliers de Canadiens s'établirent autrefois à la lisière des grandes forêts, sans aucun titre de possession, sous les différents régimes qui précédèrent la confédération, pour la simple raison que les gouvernements d'alors n'avaient pas d'organisation compétente pour les diriger. Les favoris des gouvernements anglais, avant l'ère du gouvernement constitutionnel, créèrent souvent des obstacles formidables à la colonisation en s'appropriant d'énormes étendues de terrain, des dizaines et des centaines de mille acres parfois, qu'ils ne s'occupaient pas de mettre en valeur.

Mais peu à peu la tenacité du paysan canadien-français a eu raison des obstacles, et on peut maintenant prévoir le jour où toutes les terres de la province propres à l'agriculture seront cultivées et nourriront des habitants indépendants qui ne devront qu'à Dieu et à leur travail la subsistance de leurs familles.

NOS PROTECTEURS INSIGNES

L'ordre actuel est sorti lentement du chaos d'avant la Confédération. Cela coûte gros d'argent pour organiser un vaste pays comme la province de Québec. Or, le Canada de 1867 était pauvre. N'eût été l'énergie formidable de ses habitants, notre pays serait encore un objet de dédain pour ses voisins. Le Canada-français produisit, à tous les degrés de la société, des hommes et des femmes qui ne désespèrent jamais de l'avenir, quelque sombre qu'il fut parfois! Des chefs surgirent, dont nos évêques, qui surent défrayer les vérités essentielles et montrer la voie. Mercier fut aussi de ceux-là. Il créa un ministère de la Colonisation. Il en prit la direction avec le curé Labelle, l'apôtre illustre du nord de Montréal. De tous les côtés, la troupe vaillante des défricheurs fit reculer la forêt. On commit sans doute des erreurs; mais dans l'ensemble ce fut une réalisation magnifique du mot d'ordre "Emparons-nous du sol."

On encouragea, à fort prix, la construction des chemins de fer. On aida les colons à ouvrir leurs chemins. Enfin, dans les dernières vingt-cinq années, l'aide à la colonisation prit des proportions jusque-là inconnues. Les budgets de colonisation furent doublés, triplés et enfin décuplés. Non seulement on construisit plus de chemins et de mit à payer aux colons des primes de défrichement, de labour et d'habitation, — à leur distribuer des grains de semence — à construire leurs écoles, leurs chapelles et même souvent leurs maisons. Les primes de défrichement, et autres, d'abord modestes, furent augmentées assez rapidement. Si l'on additionne les montants des primes et des octrois divers qui sont actuellement accordés aux colons, l'on atteint et l'on dépasse dans certains cas quinze cents dollars par chef de famille qui s'établit.

Si nos pères avaient obtenu une aide semblable des gouvernements du temps, il est probable que je n'aurais pas un audi-

toire aussi nombreux et aussi intéressant à Springfield, ce soir, car les gens du Richelieu et d'ailleurs dans la province auraient colonisé les terres neuves du Québec plutôt que la vallée de la rivière Connecticut. Mais je me rends bien compte que cela fut impossible à cause de la dureté des temps passés au Canada. Je me souviens d'autant plus volontiers aux décrets du Destin — que vous n'êtes certainement pas malheureux dans cette métropole de l'Ouest du Massachusetts et dans les villes voisines. Vous rendez ce coin des Etats-Unis singulièrement émouvant pour nous du Canada français par le souvenir et l'amitié que vous voulez bien nous garder. Franchement, je vous avouerai que moi-même, si je ne pouvais pas demeurer Canadien, je voudrais être Américain comme ceux-là de ma famille qui habitent parmi vous.

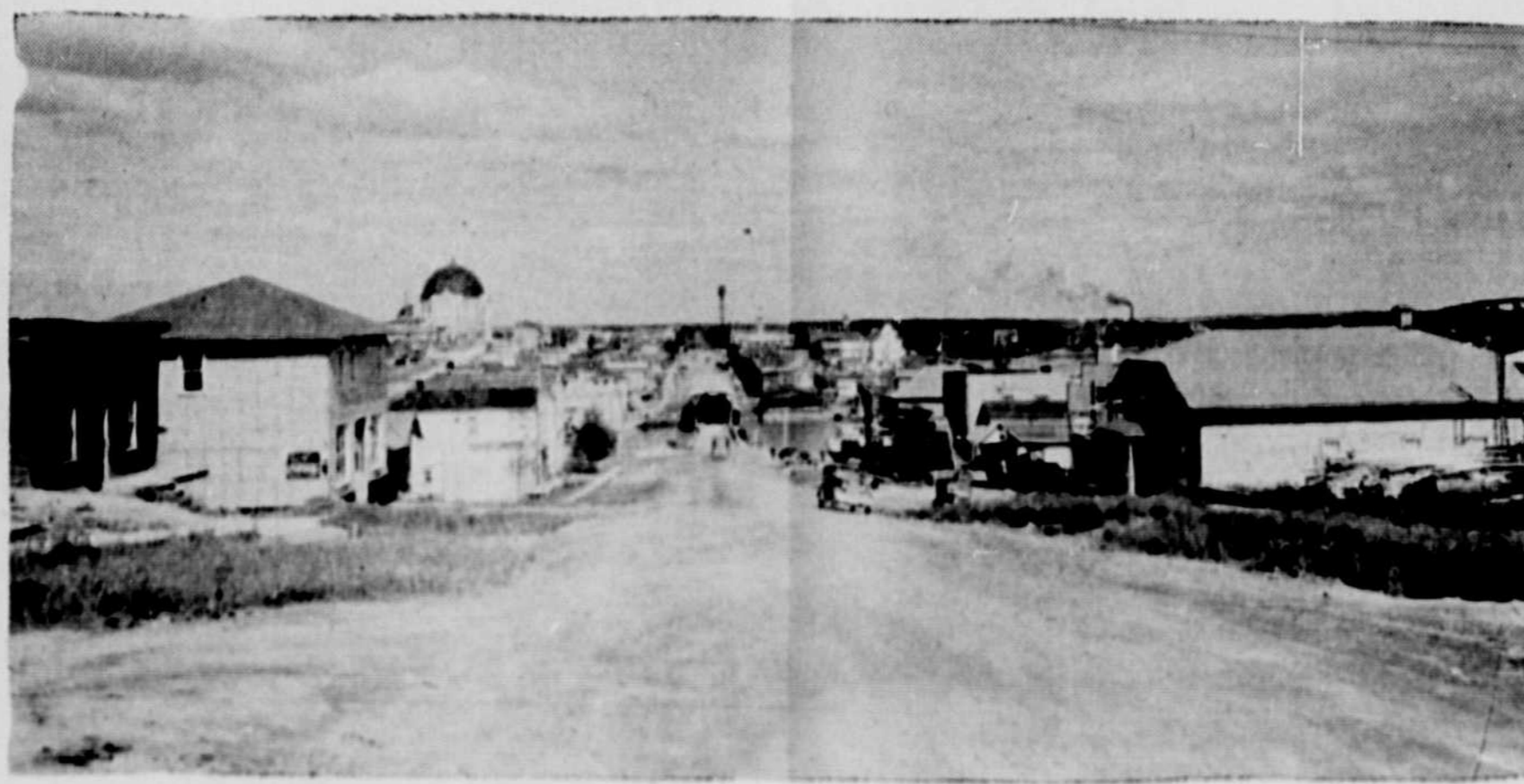
L'OEUVRE SE CONTINUE

Vous vous doutez bien, Mesdames, de la part de labeur, d'abnégation et de dévouement dans la vie de la femme des pays de colonisation. Dans le plus populaire des romans français modernes — il a été tiré à un million d'exemplaires et thaduit en vingt langues différentes — Louis Hémon a immortalisé ces femmes de colons qu'il nomma Maria Chapdelaine, de sa mère. Il m'a été donné, dans ma carrière abitibienne, de voir à l'oeuvre des Maria Chapdelaine, devenues épouses et mères, et je vous le dis en vérité, je ne connais rien de plus admirable. J'ai plus spécialement à l'esprit quelques mères de famille de ma paroisse de Sainte-Thérèse d'Amos, qui, ayant perdu leurs maris prématurément emportés dans la tombe, ont continué à défricher leurs terres, avec le concours de leurs enfants, et en ont fait de beaux établissements agricoles. Je vous nommerai Mesdames Croteau, Marcotte, Marchand, Gagnon. La première, Madame Croteau, fut décorée de l'Ordre du Mérite Agricole de la province. Ce fut l'occasion d'une belle fête à Amos, en 1927, fête à laquelle prirent part une cinquantaine de députés et d'hommes marquants, sous la conduite du Ministre de la Colonisation du temps.

L'histoire de cette héroïne vaut la peine d'être racontée. En 1912, son mari, qui venait d'acquérir deux lots, 200 acres, de terrain dans l'Abitibi, mourut et la laissa très pauvre avec une douzaine d'enfants. (En treize ans, elle en avait mis au monde treize, dont cinq paires de jumeaux. Elle habitait alors St-Prospère, comté de Champlain, et après la mort de son mari, elle dut s'employer au service de ses voisins pour vivre et empêcher sa nichée de mourir de faim. Elle résolut de donner suite au projet de son défunt mari d'établir sa famille dans le pays naissant de l'Abitibi. Un voisin lui prêta cinquante dollars et elle vendit ce qu'elle put de son pauvre avoir pour se procurer les moyens de monter à Amos au printemps de 1916. Elle pouvait compter sur le concours de ses enfants. Ses deux garçons aînés l'avaient précédée et avaient commencé le défrichement de leurs lots. Madame Croteau, arrivée sur ses terres, se mit à l'oeuvre avec ardeur — travaillant du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, et d'un soleil à l'autre, ne choisissant ni les tâches les moins dures ni les moins longues. Elle put remplacer le chef de famille tout en restant une mère attentive aux soins de ses enfants et de son foyer."

Le mode de concession des terres publiques, — on dit en-

L'ABITIBI, A SES ORIGINES



Ce tout petit coin, déjà charmant et prometteur, fut le berceau de l'Abitibi, il y a un quart de siècle.

faites, je me dis qu'il fallait d'abord nous fortifier chez nous, et que la colonisation, c'est-à-dire la multiplication des paroisses était le meilleur moyen à mettre en oeuvre, moyen qui n'exclut pas d'ailleurs les autres, comme le perfectionnement de notre agriculture, de nos industries, de notre instruction publique et de nos lois sociales. C'est pourquoi, en 1911, je sollicitai la fonction d'agent de colonisation du nouveau district d'Abitibi, et je fus heureux de voir ma demande agréée par sir Lomer Gouin et ses collègues des Terres et de la Colonisation, MM. Allard et Devlin. Sous l'égide de ces chefs et de leurs successeurs, avec le concours d'évêques comme le regretté Mgr Latulipe et son successeur Mgr Rhéaume, de missionnaires colonisateurs intelligents et de tout un clergé qui sut partager les sentiments et souvent les misères des pionniers, nos colons ont fait l'Abitibi agricole. De leur côté, nos prospecteurs et leurs amis capitalistes ont fait l'Abitibi minier, et nos hommes d'affaires ont bâti nos villes, nos villages et nos industries secondaires. Et parce que ce fut ma bonne fortune d'être associé à tout ce monde-là depuis le

laurentien, sablonneux et montagneux, est infiniment plus étendu que les basses terres du Saint-Laurent et les vallons des Cantons de l'Est dont nous admirons chaque année les riches moissons et les beaux pâturages. La nature a fait le Québec pays d'industrie, avec ses pouvoirs hydrauliques prodigieux, ses vastes forêts, ses mines, sa grande voie navigable du Saint-Laurent, le fleuve vraiment royal.

Sept millions d'acres, cela semble à première vue, une grande étendue de terrain. Ce n'est pourtant qu'une petite fraction de la superficie totale de la province de Québec qui contient plus de 300 millions d'acres. Mais il faut d'abord enlever de cette superficie totale les 40 pour cent compris dans l'Ungava, la vaste contrée à jamais inculte située entre la baie James, la mer d'Hudson, l'Atlantique et le Labrador. L'Ungava, qu'on a eu bien tort de nommer Nouveau-Québec, ne fournira jamais autre chose que

le bouleau. Les forêts du nord de la province offrent encore un vaste champ d'exploitation. Je suis de ceux qui croient que l'on devra y transplanter plus tard deux ou trois des papeteries qui fonctionnent actuellement sur les tributaires du Saint-Laurent. Car le bois est une matière première assez lourde à transporter, et l'on a intérêt à placer l'usine aussi proche que possible de la forêt qui l'alimente. Un certain nombre d'industries moins importantes que celle du papier vivent aussi de la forêt, et il y aura de la place pour plus d'une dans le nord-ouest de Québec. Nous avons connu des années où le bois de sciage produit dans la région de l'Abitibi représentait une couple de millions de dollars annuellement.

Je vous ai dit que l'industrie forestière a été la cause principale du magnifique développement hydro-électrique dont on a été témoin dans Québec depuis trente ans. Les autres industries, en particulier celle des mines, ont aussi contribué à ce progrès. Les mines d'amiante de Thetford et des Cantons de l'Est, qui sont les plus importantes mines d'amiante du monde, nécessitent une forte dépense annuelle d'é-

Le mode de concession des terres publiques, — on dit en-

● ● P A R M I L E S C A S S E R O L E S ● ●

Savoir-vivre

Soumettez à l'épreuve votre science du "nouveau savoir-vivre" en répondant aux questions qui suivent. Vérifiez les réponses.

1.—Est-il correct d'employer comme garniture de centre de table, des fruits à la place des fleurs?

2.—A quelle distance chaque convive doit-il être de son voisin de table?

3.—A un grand diner, combien de couteaux et de fourchettes sont employés?

4.—Où se place le verre à eau?

5.—S'il n'y a, pour éclairer, que les chandelles allumées, combien doit-on en disposer sur la table?

6.—Qui préside un diner?

7.—Les cuillers et les fourchettes à dessert sont-elles sur la table au commencement du repas?

8.—Un invité peut-il, sans commettre d'erreur, offrir à son hôtesse des suggestions à propos du repas?

9.—Est-il convenable pour une maîtresse de maison d'inviter à diner un monsieur sans sa femme, parce qu'elle ne l'a jamais rencontrée?

10.—S'il n'y a pas de bonne, le mari doit-il recevoir lui-même les invités?

11.—A table, un homme doit-il placer une femme à sa droite ou à sa gauche?

12.—La personne qui fait un toast doit-elle, après s'être assise remercier tous ceux qui ont parlé avant elle?

1.—Que feriez-vous si... vous étiez invité à parler d'un sujet que vous connaissez très peu:

(a) accepter et expliquer au commencement de votre discours que vous possédez mal votre sujet?

(b) refuser l'invitation d'adresser la parole, vous rendant compte que vous ne seriez pas à la hauteur de la situation?

2.—Que feriez-vous si... à un diner, vous ne sachiez pas exactement de quel morceau d'argenterie vous servir:

(a) épier les gestes de votre hôtesse afin de vous servir du même couteau ou de la même fourchette qu'elle choisira?

(b) vous servir de l'argenterie en commençant par les morceaux les plus éloignés de l'assiette?

REPONSES

1.—Oui.
2.—Deux pieds entre chaque convive.

3.—Pas plus que trois fourchettes et trois couteaux.

4.—Près de l'assiette à droite, en ligne avec le premier couteau.

5.—Une pour chaque convive.
6.—L'hôtesse

7.—Non. Elle sont placées en même temps que l'assiette à dessert.

8.—Non.
9.—Non. Elle doit les inviter tous les deux.

10.—Oui.

11.—A sa droite.

12.—Oui et après proposer un nouveau toast.

Que feriez-vous si...

1.—Solution "B".

2.—Solution "A" ou "B".

Après une soirée passée à patiner ou à skier, un biscuit chaud au jambon n'est pas à dédaigner



Voulez-vous vous amuser? Organisez, après une soirée de patinage ou de ski, un party où seront à l'honneur les petits biscuits chauds au jambon, accompagnés d'une bonne tasse de café.

C'est le Carême! mangeons du poisson

C'est une nourriture saine, riche en éléments constructifs et de digestion plus facile que la viande.

POISSON AU GRATIN AVEC LEGUMES

3 tasses de légumes cuits (carottes, pommes de terre, oignons)

3 c. à table de saindoux ou de beurre

3 c. à table de farine

1 tasse de lait

1 tasse de bouillon de légumes (ou de lait, s'il n'y a pas de bouillon)

1 c. à thé de sel

1/4 de c. à thé de poivre

1 tasse de poisson cuit et défilé (tout poisson de conserve ou de reste de poisson cuit ou bouilli)

Chapelure tamisée

Faire une sauce blanche en mélangeant la farine au beurre fondu et en y ajoutant le bouillon de légumes et le lait et faire cuire jusqu'à ce que la sauce soit épaisse et sans grumeaux. Mettre les légumes cuits et découpés en dés dans une casserole beurrée, ajouter le poisson défilé, assaisonner recouvrir le tout de sauce blanche, saupoudrer de chapelure et parsemer de beurre. Faire cuire à four modéré jusqu'à rissollement. Ce plat suffit pour 6 personnes.

POISSON A LA CREME AVEC CROUSTILLES

Méler ensemble une tasse de sauce blanche pas trop épaisse et deux tasses de poisson de conserve ou de restes (poisson bouilli, cuit au four ou à la vapeur). Placer alternativement

en lits, dans une casserole, le poisson et les croustilles (pommes de terre frites, très minces). Assaisonner. Sur le dessus, mettre un lit de chapelure tamisée et beurrée et faire chauffer le tout à four modéré jusqu'à ce que le dessus soit rissolé. On peut utiliser, pour cette recette, le corégone (poisson blanc), le saumon, la truite, l'églefin, le flétan, etc.

SAUMON EN COURONNE DE NOUILLES

Battre trois oeufs, y ajouter 2 tasses de lait chaud, 1 1/2 tasse de fromage canadien râpé, 1 tasse de panure, 2 tasses de nouilles cuites; saler, poivrer et verser dans un moule couronne beurré. Placer le moule dans une lèchefrite d'eau bouillante, et cuire à four lent, (325° F.) Le mets est cuit quand rien n'adhère au couteau qu'on y insère. Démouler sur un plat chaud, et placer dans la cavité une sauce au saumon, ou du saumon chaud recouvert d'une sauce hollandaise.

HACHIS DE MORUE ET DE POMMES DE TERRE

Faire revenir à la poêle dans de l'huile ou du beurre, des oignons hachés, y ajouter la morue dessalée et effeuilletée, des pommes de terre cuites, coupées en dés; assaisonner. Faire rissoler légèrement. Au dernier moment, ajouter un peu de persil haché. Servir avec légumes en sauce béchamelle.

MORUE AUX OEUFS BROUILLES

Mettre dans une poêle 1 tasse de morue dessalée et défilée ainsi qu'une motte de beurre (2 cuillerées à table). Quand le poisson commence à rissoler, ajouter 1 tasse de lait. Laisser cuire quelques minutes puis ajouter 3 oeufs bien battus. Assaisonner et agiter jusqu'à ce que le tout soit cuit de la même façon que les oeufs brouillés. Cette recette est suffisante pour 4 ou 5 personnes.

Lisez dans;

MODERNE

EDITION DE FEVRIER

ROMAN COMPLET:

LE SOSIE DE JEAN SARDENAC

par Annie et Pierre Hot

DANS UN FAUBOURG

par Donat Coste

LA MERE DE NADINE

par Carole Richard

SUIVEZ SUR LA CARTE

par Louis Francoeur

PLUSIEURS AUTRES ARTICLES ET NOUVELLES

15^c le numéro

La recette de la semaine

2 tasses de farine tamisée
4 c. à thé de poudre à pâte
1 c. à thé de sel
2 c. à table de graisse végétale
1 tasse de jambon haché ou finement coupé
3/4 de tasse de lait

Mode de préparation

Tamiser tous les ingrédients secs ensemble. Bien mélanger à la graisse et ajouter le jambon. Mettre le lait en mélangeant avec une fourchette, de façon à former une pâte onctueuse. Etendre sur une planche farinée et rouler la pâte jusqu'à ce qu'elle ait 3/4 de pouce d'épaisseur. Découper les biscuits à l'emporte-pièce. Placer les biscuits sur une tôle spéciale et cuire à four chaud (450° F.) pendant 12 à 15 minutes.

(Cette recette donne 15 biscuits de grandeur moyenne).

Après avoir manipulé du poisson cru, se frotter les mains avec du sel, puis les rincer à l'eau chaude avant de les laver au savon.

EGLEFIN FUME AU LAIT

Recouvrir le poisson d'eau et laisser mijoter pendant quelques minutes. Egoutter et ajouter 1 tasse de lait chaud et deux cuillerées à table de beurre. Mettre au four pour tenir chaud mais en ayant soin de ne pas laisser séjourner trop longtemps afin d'éviter que le lait caille. Si on ne prenait la précaution de laisser mijoter le poisson avant de le faire cuire dans le lait, la fumée qu'il contient ferait cailler le lait. Servir avec une garniture de persil. Deux livres de poisson suffiront amplement pour 6 personnes.

D'une pierre, deux coups

Votre douche quotidienne sera en même temps, votre séance de culture physique.

Très souvent, une femme a trop de besogne pour consacrer du temps à sa beauté. Elle lit fréquemment des conseils de beauté; qu'il faut par exemple, pour garder sa ligne, faire tous les jours des exercices de culture physique, dont l'exécution ne prend que dix minutes. Malheureusement, les dix minutes, elle ne les a pas. Levée tôt le matin, elle doit s'occuper des enfants, préparer le déjeuner et voir au soin de la maison. L'heure du dîner vient vite. C'est un

autre repas à préparer. Trouverait-elle ces quelques minutes, il est trop tard car les exercices physiques ne sont efficaces que le matin au lever. Doit-elle pour cela tout abandonner et se dire que ces conseils de beauté s'adressent à toute autre qu'elle? Heureusement, les ans ont appris à trouver du temps pour chaque chose. Est-ce qu'on ne voit pas fréquemment des femmes se faire manicurer tandis que leurs cheveux séchent sous le séchoir électrique? Et voilà: d'une pierre, deux coups!

Il en est de même pour votre bain quotidien. Saviez-vous que vous pouvez tout en prenant votre bain, procéder à votre séance de culture physique?

EXERCICES

Au lieu de rester dans le bain en vous tenant les épaules sorties ou le dos rond, mettez-vous bien droite en ayant la colonne vertébrale aussi équilibrée que possible, le torse haut et le ventre rentré.

Ne vous recroquevillez pas. Relâchez tous vos muscles, rentrez le ventre, gonflez le torse: cela a pour effet de mettre en fonction les muscles de la taille. Elle sera ainsi préservée de l'épaississement.

Un bon bain requiert, comme vous le savez sans doute, un vigoureux massage à la main de crin ou à la serviette dure. Profitez des mouvements du massage pour en faire des exercices de culture physique. Quand vous massez les jambes, penchez-vous sans plier les genoux: cela fait travailler les muscles abdominaux qui sauront faire disparaître le surplus de graisse qui s'y accumule très souvent.

Les frictions dans le dos sont difficiles. Si elles sont faites méthodiquement, elles concourent à donner aux bras une souplesse appréciable, à activer considérablement les muscles du buste et à donner aux épaules toute la grâce possible. Vous vous rendrez compte rapidement que vos bras atteindront chaque jour un peu plus loin; vous aurez tôt fait de calculer que cela vous évitera de faire en surplus des exercices pour le cou. Le plus loin le bras se rend dans le dos, le moins d'exercice: pour le cou vous aurez à faire!

Vous resterez bien droite, la tête rejetée en avant quand vous essayerez le derrière du cou. Vous ferez de grands exercices d'élongation quand, le bain terminé, vous procéderez au brosseage de vos cheveux. Vous vous assoierez et vous jetterez la tête en avant ou en arrière aussi loin que possible.

Un dernier conseil aux sténographes qui doivent tout le long du jour, taper sur leur dactylographe. Savez-vous, chères petites sténos, que vous serez moitié moins fatiguées à la fin de votre journée de travail si vous vous asseyez au fond de votre chaise sans appuyer les épaules et en tenant le buste bien droit? Le travail de maison même est moins épuisant quand on sait garder une bonne posture c'est-à-dire une tenue droite et équilibrée.

CENSURE

La mode nouvelle se fait censeur.

La censure est très en vogue de nos jours. Improvisons-nous censeurs. De quoi? De la mode!

Eh! oui, elle aussi a besoin qu'on lui dise parfois ses vérités bien en face et loin de lui faire du tort, cela la stimule et lui fait du bien.

Commençons par le maquillage: plus de cils peints à outrance qui donnent un faux air de star; plus de sourcils à la "femme fatale"; plus de coiffures en hauteur qui donnent un faux air ingénue; plus de cheveux teints en couleurs invraisemblables: rouge, bleu, pourquoi pas vert? plus de lèvres violettes ou orchidée; cela donne l'air d'une morte et ce n'est pas plaisant du tout, croyez-moi; plus d'ongles en griffes de diable.

Un autre domaine: les parures; plus de grosses bagues qui n'ont rien d'élégant; plus de chapeaux invraisemblables et tarabiscotés qui nous font nous demander si les créateurs ne sont pas de purs humoristes; plus de souliers à talons démesurés; plus de semelles épaisses qui font un peu trop "grosse botte"; enfin et surtout, plus de voilette que les hommes se sont plu à appeler de la "moustiquaire". Non, c'était vraiment trop de voilette. C'est dommage que la grande majorité d'entre nous n'aient pas su savoir se servir de cette charmante parure, féminine on ne peut plus, mais dont l'emploi exagéré a brisé tout le charme.

Voilà ce que la mode nouvelle a résolu de censurer. Avouez qu'elle n'a pas tout à fait tort...

"Vous" ou "tu"

De nos jours où les règles de l'étiquette sont presque totalement oubliées ou méconnues, il arrive à quelques personnes de se demander parfois lequel des deux termes il faut employer "vous" ou "tu".

Il n'est pas rare de voir des jeunes gens qui, au bout de dix minutes de connaissance, en sont "à tu et à toi" avec la jeune fille qu'on leur présente.

Quelle est la cause de cette lacune? Mauvaise éducation familiale? Apathie des jeunes filles? Quelle qu'elle soit, elle est déplorable, mais n'étonne pas ceux et celles qui sont habitués à entendre dire aux soeurs de ces mêmes jeunes gens que leur mamans admirent tant: "Une fille, faut qu'ça n'endure!"

Quand donc viendra le jour où les mères comprendront que plus elles feront de leurs filles les servantes de leurs frères, plus ceux-ci es dédaigneront et les considéreront comme des bonnes et bonnes à tout faire... Oui, il faut que vos fils aient une haute opinion de la femme en général pour la respecter et se conduire envers elle comme il se doit, plus tard, dans la vie!

VISAGE A DEUX FACES...



...ou plutôt à trois. Le modèle vivant harmonise avec ses cheveux noirs, ses yeux verts et son teint pur, une robe verte et un rouge à lèvres d'une teinte subtile et toute nouvelle. Le masque de gauche porte un plus léger maquillage rouge lavande. L'autre, un maquillage dans les tons de cyclamen. Ces trois teintes s'harmonisent merveilleusement avec le vert de la robe.

Superstition, fétiche, manie

Les acteurs sont superstitieux. La preuve? Ils ont tous un fétiche.

Tout le monde est plus ou moins adepte de la superstition. Qu'est-ce, en sorte, qu'une personne superstitieuse? Celle qui voit dans le moindre incident de la vie courante, chute d'un coude ou heurt du coude, un présage de visite ou de malheur? Celle qui a, à tout le moins, une petite manie? Peut-être, et il n'est pas rare de voir même dans le monde artistique, (surtout dans ce monde devrais-je dire), des acteurs et des actrices qui attachent à un fétiche de leur adoption, une importance capitale, dont elles ne se départiraient pas facilement, je vous l'assure.

Annie Vernay, par exemple, tient comme à la prunelle de ses yeux, à une bague qui lui vient de son arrière grand-mère. Elle avoue que même interprétant un rôle très moderne, elle garderait cette bague ancienne, n'en déplaît à messieurs les critiques.

Maurice Chevalier, lui, a toute une collection d'éléphants, des gros, des petits, en ivoire, en jade, en bois et même... en faïence! Avant chaque représentation, il ne manque jamais de caresser les grandes oreilles

de sa nombreuse famille éléphantinesque.

Mistinguet avoue qu'elle a eu plusieurs fétiches dans sa carrière chien, chat ou singe, mais qu'à présent, c'est un bec de gaz, sa petite manie; pas un vrai, bien sûr, c'est trop lourd, mais une réplique exacte en diamant qu'on peut admirer constamment à son corsage. Si un jour, vous allez à Paris, aux Folies Bergères, ne manquez pas de remarquer que sur la scène, au numéro de Miss, il y a toujours un bec de gaz!

Jean Gabin, l'homme qui ne plaît pas aux femmes, a adopté le chiffre 13. Est-ce analogie ou simple coïncidence?

Enfin Louis Jouvet évite scrupuleusement de prononcer le mot "corde" ou "ficelle" sur la scène.

Pourquoi tous ces acteurs ont-ils un fétiche? Pourquoi allient-ils à leur art un objet, bien inoffensif au fond, mais qui, pour eux, représente tout un monde d'espoirs et de consolations? Il me prend envie de le leur demander mais je m'en savent-ils pas eux-mêmes... garde bien: peut-être ne le

BLEU, BLANC, ROUGE



Pour le sud, rien de plus seyant que ce modèle aux tons patriotiques et de forme princesse. Le large panneau bleu marine du devant est bordé d'une mince bande de couleur rouge. Le bérêt est en piqué blanc garni de pastilles bleues et d'une boucle de gros grain rouge.

EMPIRE
PLANCHES A LAVER

Surface de frottage montée sur un cadre absolument solide. Amélioration de l'égalité d'avant. Un fini parfait empêche les éraflures. Une forte structure garantit un meilleur service et une satisfaction entière à tout point de vue. Se vend étagé, en cuivre, en verre et en alu, chez tous les marchands.

The Canadian Woodenware Co.
St. Thomas, Ontario, Canada.

VOULEZ-VOUS GAGNER • • • UN DOLLAR

Chaque semaine "Les Hebdomadaires Ruraux Français Ltée" publieront les meilleures histoires envoyées par leurs lecteurs, histoires comiques, vraies ou fausses, imaginées ou vécues. L'histoire qui sera jugée en même temps la plus originale et la plus drôle recevra un prix d'UN DOLLAR qui sera envoyé directement à son auteur. Le nom du bénéficiaire ou son pseudonyme sera publié dans ces colonnes.

Prière d'expédier par courrier les meilleures histoires: Coin des Rieurs, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal, P. Q.

La gagnante du concours de cette semaine est Mlle Madeleine Pinsonneault, 842, Boulevard St-Cyrille, Québec.

L'IMBROGLIO:

Deux jeunes filles se rencontrent:

Annette: — Ainsi, Ghislaine, ton mariage, avec... P... est une chose ratée?

Ghislaine: — Eh oui! ma chère. Papa hésitait, à cause de sa situation qu'il ne trouvait pas si prometteuse; maman ne l'agréait pas facilement, à cause de son âge.

Quant à moi, je craignais un peu son caractère et puis, d'ailleurs...

Annette: — Et puis?...

Ghislaine: — C'est... qu'il ne m'avait pas encore demandée en mariage.

FONCIEREMENT PARESSEUX

Un homme aperçoit un jour trois jeunes gens, étendus, paresseusement dans une salle publique.

— Si je savais lequel de vous trois souffre le plus de ce terrible défaut, je lui donnerais un dollar, dit-il.

L'un des fainéants dit alors: "Moi, monsieur, si le poêle chauffait et que j'aurais les pieds dessus, je ne remuerais même pas.

— Moi, dit le second, si un incendie se déclarait, ici même, je n'aurais même pas le courage de me sauver".

— Et moi, dit le dernier des hobos, j'aurais la corde au cou que, muni d'un couteau je ne chercherais même pas à la couper.

— Voici le dollar promis, dit l'homme à ce dernier.

Le hobo ne remua pas davantage et dit, tout simplement:

— Voudriez-vous le déposer vous-même dans ma poche, monsieur?

Lucien Galipeau,
97, St-Charles, Sud,
Granby, Qué.

DIFFICILES DEBUTS

— Moi, mon cher, quand j'ai débuté, dans la vie, je n'avais pas dix sous dans ma poche.

— Et moi, dit l'autre, quand j'ai débuté, je n'avais même pas de poche à mon pantalon.

Robert Godin,
142, rue Franklin,
Québec, Qué.

ENTR'AIDE

Gérard de Nerval écrivait à Murger:

— Peux-tu me prêter ton habit, ce soir, si tu en disposes? Je suis invité à une soirée.

Et Murger lui répondit:

— Volontiers, vieux. Mais tu devras m'envoyer ton pantalon pour que je puisse te le porter.

Jean Cormier,
St-Grégoire,
Co. Kent, N.-B.

DEVINETTE?

Une dame: — Vous semblez bien pensive... qu'y a-t-il donc?

Sa voisine: — Je vous crois... mon premier a le rhume, mon second la migraine, mon troisième la coqueluche.

La dame: — Et mon tout...

La voisine: — Comment... mon tout? Ce n'est pas une charade, je vous parle de mes trois enfants?

Laurette Elequent,
129, rue Lacroix,
Cap-de-la-Madeleine, Qué.

IDENTITE

Un gros monsieur dont la tête s'apparentait de très près à celle d'un porc, entre chez un boucher.

— "Je voudrais une tête de porc, dit-il. Donnez-m'en une comme celle à laquelle je suis habitué.

Le gérant acquiesce à son désir aussitôt et dit à l'un des commis:

— Henri, tu vois cette tête de porc accrochée là? Eh bien, enlèves-lui la cervelle avant de la servir à monsieur.

Lionel Polette,
Cap-de-la-Madeleine O.
Qué.

Les nids

Sur les grands sapins sombres
les nids
Rêvent parfois dans l'ombre
Dans l'ombre qui grandit
la nuit.

Sous la lune moqueuse
qui luit
Leur mousse plus frileuse
Frileuse sans petits
frémit

Car tout comme une femme
è je crois
Les vieux nids ont une âme
Une âme qui parfois
a froid...

Jeanne LE ROY

(Extrait de "Grisaille" en préparation)

→ LE CINEMA ←

ANDRE LEFAUR

"Le cinéma, c'est pour moi presque un délassement, déclare André Lefaur. Il n'y a pas là, comme au théâtre, cette tension, cette nervosité aux approches de la générale, ce souci constant du personnage. Au cinéma, nous avons une scène à tourner; nous la préparons, nous l'étudions, nous la tournons une fois, deux fois, trois fois... Le metteur en scène est satisfait; pour nous, c'est une chose finie sur laquelle il n'y aura plus à revenir..."

"On peut maintenant apporter au cinéma de l'innovation, une certaine fantaisie; je trouve tout cela très agréable, d'autant plus que l'on travaille souvent dans une atmosphère de cordialité et de bonne entente qui favorise la tâche de chacun.

"C'est très différent, à tout point de vue, du théâtre. C'est aussi différent pour l'acteur que

que je joue ici "Un monde fou". Je n'avais rien fait à la scène depuis deux ans, et cette intervalle avait été très occupée par des films... J'ai pu ainsi mieux juger ce qui sépare l'un et l'autre..."

Spécialiste de vaudeville et de la comédie légère, André Lefaur excelle dans les types de vieux beau en quête d'aventure. Il y apporte un ton plaisant, ni plus réaliste, ni plus fantaisiste qu'il ne convient, et sait trouver par le geste, par l'expression, la note comique à l'instant qu'elle est nécessaire...

Il a tourné "Le Roi", "L'habit vert", "La Présidente", "Quatre heures du matin", "Le club des Aristocrates", "Le monsieur de cinq heures", "Un fichu métier". Il a fait, dans le rôle du duc de Bouillon, d'Adrienne Lecouvreur, une très belle création, avec truculence, pit-

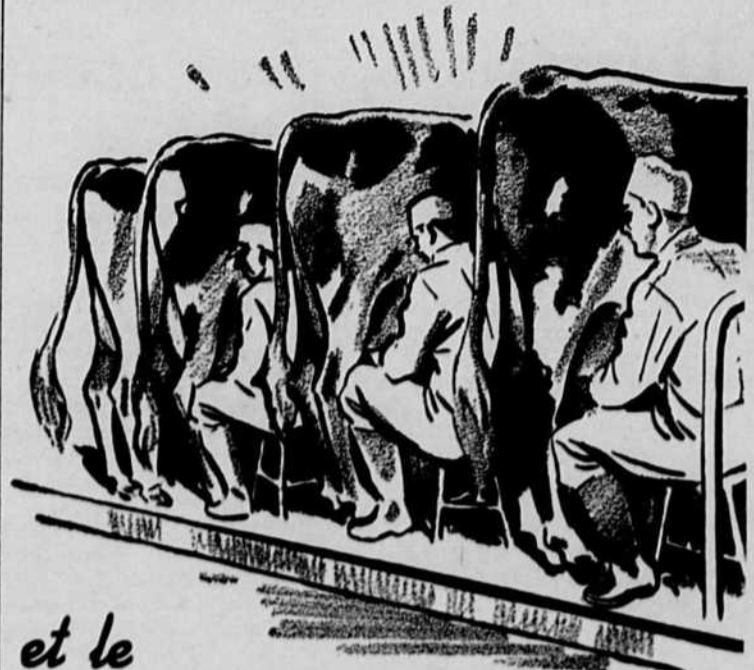
toresque, intelligence, et une allure "dix-huitième" tout à fait savoureuse.

Nous allons le revoir dans "Eusèbe, député", un amusant vaudeville qu'il tourne aux côtés d'Elvire Popesco, Marguerite Moréna, Michel Simon et Jules Berry.

Quand il ne tourne pas, André Lefaur va passer ses vacances dans une maison qu'il possède près de Fontainebleau, où le calme forestier le change heureusement de l'atmosphère des studios et des personnages qui s'y rencontrent...

Il n'a pas de "violon d'Ingres"; mais il parle avec enthousiasme des splendeurs de la Rome antique, en s'étonnant que de tels spectacles n'inspirent pas à leurs habitués un esprit plus sympathique et ne les laissent pas d'un commerce plus agréable.

La bonne nourriture pour les vaches signifie plus de lait...



et le

BON ENGRAIS CHIMIQUE SIGNIFIE

Plus Grandes Récoltes!

La marque déposée "ALBATROS" est votre garantie de la qualité de l'engrais chimique!

● Les engrais chimiques "Albatros" sont fabriqués par l'International Fertilizers Limited, dont les experts ont fait une étude approfondie des problèmes du sol et des récoltes dans tout l'est du Canada. Ils savent quels sont les éléments dont votre terre a besoin pour être plus fertile... et puis ils savent comment mélanger ces éléments pour que chaque plante reçoive une juste proportion de chaque aliment.

N'attendez pas. Prenez la résolution d'accroître vos récoltes cette année. Donnez maintenant votre commande d'engrais chimique "Albatros".

* La citation suivante est extraite de l'American Fertilizer, Jan. 23/37: "Les Stations Expérimentales Agricoles ont prouvé de façon concluante que \$1.00 dépensé sur une bonne analyse d'engrais chimique produira des récoltes additionnelles variant entre \$1.50 et \$3.00, et même \$5.00, tout en laissant à la terre un résidu d'aliment de plantes pouvant être utilisé au cours des saisons à venir."



NOUVEAU DEVELOPPEMENT IMPORTANT

Tout fermier fera bon accueil aux nouveaux

"COMPOSES GRANULES ALBATROS" Parce que...

- (1) leur usage est possible dans toutes les circonstances;
- (2) le vent n'emporte pas d'engrais sur les terres incultes ou sur celles de vos voisins;
- (3) ne se poussent dans vos yeux ou dans ceux de vos employés;
- (4) lorsque lancés à la volée ou en couverture, ils ne causent aucun dommage au feuillage des récoltes debout.

INTERNATIONAL FERTILIZERS LIMITED
71, RUE ST-PIERRE, QUÉBEC, P.Q.

● Unies à
QUÉBEC, P.Q. et à
ST-JEAN, N.B.

Stocks portés à
QUÉBEC
LÉVIS ET MONTRÉAL

— Mes seules folies: le bridge et la pêche; ce sont les plaisirs de mon âge...

André Lefaur laisse l'impression d'un homme heureux qui juge de tout avec une certaine liberté et ne demande pas aux gens et aux choses plus qu'ils ne peuvent donner. C'est un comédien qui aime son métier et qui le sert avec cette sérénité, cette conviction, cette élégance qui faisaient le charme d'un temps qui s'éloigne déjà de nous...

ENCOURAGEZ NOS

ANNONCEURS